

DURANT PLUSIEURS ANNÉES DE MA VINGTAINE, j'ai été très amoureuse d'un homme qui ne voulait pas quitter sa femme. À aucun moment de cette histoire je n'ai oublié le sort qui m'était réservé conformément à l'imagerie populaire associée à ce type de relation.

Comme je n'avais pas vraiment réussi à trouver ma voie après avoir réussi brillamment à l'école, il se peut que mon dévouement à cette relation n'ait eu d'égal qu'un dévouement à croire en moi-même – croire que j'étais capable de convaincre un homme de m'aimer au point de quitter tout ce qu'il avait toujours connu, toutes ses prétendues responsabilités, dans le seul but de jouir éternellement de ma compagnie. Je n'avais rien d'autre à offrir que moi-même, de fait. Je n'étais pas riche ; je n'avais aucun patrimoine, ne connaissais personne d'influent. Je n'avais pas d'enfant ni aucune attache réelle. Lui possédait tout cela – si confortablement lové sur le canapé de sa vie, tout juste à l'approche de l'âge mûr ! Je rêvais de

la stabilité dont il semblait abondamment pourvu – j'étais grisée par la promesse du bonheur ordinaire induit par ses bermudas cargo et ses lunettes de soleil de pharmacie. J'adorais le fait que malgré son haut poste, il ait conservé la réserve pudique de celui qui s'est fait harceler à l'école primaire et qui, depuis, a compris que la timidité peut être un trait de personnalité attachant. Qu'est-ce que je le voulais, bon sang ! Et je savais qu'en faisant ce qu'il faut, en mettant ce qu'il faut d'énergie, de patience, de compréhension, d'humour, d'excitation et de souplesse, je pourrais l'avoir. Et je pourrais mener une existence qui me permettrait de ne plus avoir de décisions à prendre. Je me blottirais contre lui, sur le canapé de sa vie. Finie, l'angoisse de décider quoi faire, qui fréquenter ou comment passer mes soirées. Je lui appartiendrais, et cela me suffirait, et je pourrais me reposer.

I



AU LYCÉE, mes camarades parlaient souvent de leur futur métier de rêve, et du diplôme qu'il fallait décrocher pour y parvenir. En terminale, on s'asseyait sur la terrasse entre midi et deux, entre filles issues de diverses catégories et hiérarchies sociales, des filles aux jupes plus ou moins longues, rassemblées pour mettre des mots sur la période aussi vague qu'hypothétique d'après « la fin du lycée ». Comme j'étais l'une des meilleures élèves de la classe, on me renvoyait inévitablement la balle. J'étais censée évoquer un boulot de rêve qui exigeait le meilleur bulletin possible et un diplôme universitaire exceptionnel, tout le monde hochant la tête tant ma réponse relevait de l'évidence.

J'avais beau être intelligente, je n'avais jamais appris mes tables de multiplication ni montré la moindre facilité en sciences. Il me restait donc à choisir entre avocate, journaliste ou universitaire. Avocate : pour l'argent. Journaliste : pour l'excitation. Universitaire : pour le prestige. Il

me suffisait d'en choisir un, ça je le savais, et la conversation serait aussi fluide que la passe à terre d'un défenseur pour le meilleur marqueur de l'équipe.

Pourtant, je n'ai pas pu. J'ai perdu la balle. Contré mon propre tir. (C'est devenu une habitude chez moi, comme vous le verrez.) D'une voix monotone et condescendante, j'ai répondu « Bof, je ne veux rien faire à part étudier ou lire, le reste est trop déprimant et absurde, quand je vais au bahut et que je vois tous ces gens dans le bus qui vont bosser, ils ont l'air désespérés, putain. »

Mon amie Soph était sur la terrasse avec moi, et je l'ai regardée en quête de soutien. Elle m'a fait une grimace d'encouragement; j'y ai vu son feu vert pour bien enfoncer le clou.

En général quand je suis tendue je me gratte le cou, c'est ma façon de feindre la décontraction et j'imagine que cela me donne un air insolent un peu cool. C'est sans doute ce que j'ai fait à ce moment-là. Tout le monde me regardait. Mon corps et ma posture me mettaient mal à l'aise – on me disait souvent que je semblais sur la défensive. Renfermée, toujours à faire une cage avec mes bras. Mais qu'est-ce que ça signifie, être sur la défensive, sinon qu'un appel de la main au-dessus d'un corps en train de se noyer? Je me disais que d'ici peu, à coup sûr, mon attitude finirait par me trahir. Je me servais des mots et faisais de l'esprit pour détourner l'attention de mes doigts tremblants, du fait que mes cuisses frottaient l'une contre l'autre quand je marchais, peu importe que je mange peu, peu importe les heures de jogging. En dehors de l'école

je faisais tout pour protéger ma capacité d'action – mon manque de confiance en moi en présence des personnes du sexe opposé était directement lié à une dilapidation de mon capital humain. À l'école, pourtant, avec les mots, et avec les filles, j'y arrivais, je menais le jeu.

Je n'avais pas encore complètement perdu le soutien du groupe. Je vis les autres réfléchir au trajet quotidien qu'elles faisaient dans les transports en commun, à leur désarroi quand elles couraient en jupe d'uniforme et baskets pour attraper le bus. Et puis une des internes, qui semblait exaspérée par le simple fait de devoir expliquer une chose aussi simple, est intervenue : « Oui, mais mon père dit que quand on aime son boulot on ne travaille pas un seul jour de sa vie. »

Un chœur grec d'internes murmura son approbation. Sans leur soutien je n'avais aucune chance de l'emporter au vote : elles étaient simplement trop nombreuses.

J'ai su à ce moment-là que j'allais dire une méchanceté, c'était plus fort que moi ; impossible de résister à la tentation.

« Il fait quoi, ton père ?

– Il gère une ferme. » Bras croisés sur le polyester à motif écossais, adossée contre les pieds du banc, marquant son territoire.

J'ai jeté un coup d'œil à Soph pour qu'elle me confirme que je pouvais y aller, enfoncer le clou. Son expression était impénétrable ; de toute évidence, elle avait décidé de ne rien faire, d'observer. Elle me regardait semer la discorde, comme elle l'avait déjà fait tant de fois.

Contrairement à moi, Soph savait toujours quand s'arrêter.

Il me restait encore une chance de ne pas me conduire comme une véritable conne, et je ne l'ai pas saisie.

« Oui, ben malheureusement ton père est soit un idiot, soit un menteur, et ça craint pour toi. » Et j'ai fait une petite grimace comique, pour lui faire comprendre que je n'étais pas ravie de lui apprendre cette mauvaise nouvelle, mais que, hélas, il fallait bien que quelqu'un le fasse.

Ça n'est pas bien passé, comme vous vous en doutez. Parmi les filles les plus appréciées du lycée, quelques-unes ont ricané mais pas la majorité, parce que même si ce que j'avais dit était drôle, se conduire comme une vraie connasse n'était pas considéré comme cool. Je le savais, je m'en étais déjà rendu compte, mais ma colère face à la perspective d'un avenir fait de labeur rémunéré a dû brièvement obscurcir mon instinct d'autopréservation sociale. Ou, pour être plus exacte, j'avais repéré une fenêtre de tir au sein de laquelle je pouvais m'opposer, contrarier, déstabiliser, et je l'ai saisie, parce que j'en voulais au monde entier et que j'ignorais contre qui diriger ma colère, sinon contre ceux qui semblaient plus satisfaits de leur vie que moi.

L'interne était fâchée ; j'ai vu que je l'avais vexée. Soph m'a regardée avec amour et pitié. Je crois que c'est comme ça qu'elle m'a regardée. C'est ce que j'ai cru comprendre, en tout cas. J'ai eu l'impression qu'elle se disait, *Oh, ma chère Hera, quand finiras-tu par comprendre ?*

J'ai vaguement tenté de m'excuser, mais je n'avais pas



encore assimilé le mot « systémique » et mon semblant d'excuse/explication a manqué du sérieux rhétorique que j'aurais pu lui donner quelques années plus tard. Sur-tout, je connaissais bien la haine de soi, mais je n'avais pas encore appris l'humilité. Ce que je lui ai dit, c'est que j'étais désolée d'avoir raison.

À la seconde où je l'ai dit, je l'ai regretté, mais c'était trop tard. Et puis, avant qu'il soit possible de rattraper le coup, la sonnerie de la cantine a résonné et, physiquement attachées aux modèles structurels de notre époque, inexorablement attirées par l'appel de la cloche comme on peut l'être par un plat de sushis à bord d'un train, nous avons compris qu'il fallait retourner à nos casiers afin d'y récupérer classeurs et stylos pour les deux derniers cours de la journée. L'interne pleurait en silence quand elle est passée devant moi, et ses copines m'ont lancé un regard glacial. J'ai tourné la tête, loin d'être aussi sûre de moi qu'un peu plus tôt, quand j'avais fait ma langue de vipère. J'aurais voulu que ce soit fini, qu'on passe à autre chose, et j'ai attendu sur la terrasse que ce soit le cas.

Cet après-midi-là, malgré tout, en passant devant la salle des profs, j'ai entendu une de mes profs préférées faire le récit pas complètement infidèle de notre conversation à une jeune remplaçante, et loin de se montrer désapprobatrices ou sévères elles ont éclaté de rire, alors j'ai eu du mal à me sentir aussi coupable que je l'aurais dû. À la fin de la journée, mon accès de cruauté mordante n'était plus aux yeux de mes amies qu'une anecdote

amusante. Il n'y avait que Soph que ça ne faisait pas rire, et je me suis demandé à quel point elle m'avait démasquée : ma crainte qu'elle ne me perce à jour n'avait d'égal que le besoin désespéré de faire parler de moi.

QUAND J'ÉTAIS ADO, j'imaginai qu'une fois adulte je passerais devant des salles où j'aurais beaucoup plus envie d'entrer que la salle des profs entre midi et deux, mais ça ne m'est pas encore arrivé. Tous les profs, même les remplaçants, devaient bien avoir une vie avant d'arriver là. Et pourtant, ils avaient tous décidé que cette salle était la bonne. Je voulais à tout prix non seulement impressionner les profs, mais aussi les connaître. Je voulais savoir qui, parmi les profs, s'entendait bien avec les autres profs, et qui étaient les élèves qu'ils détestaient unanimement. Je voulais savoir tout ce qui se passait entre les élèves dans la cour du lycée, du point de vue de ceux dont la vie sociale n'était pas déterminée par cela. Je voulais savoir pourquoi Mrs Vale avait quitté l'Irlande, et pourquoi elle avait toujours des yeux si tristes quand elle affichait nos notes de contrôles sur le tableau blanc comme un test de Rorschach passif-agressif. Je voulais comprendre d'où venait l'obsession de Mr Simmons pour

le poète e. e. cummings – qui l'avait fait souffrir ? Je voulais qu'ils me disent tous avec sincérité ce qu'ils pensaient du monde extérieur, et s'ils me recommandaient d'y entrer ou pas.

À l'époque, ce qui était difficile à faire comprendre aux autres, c'est que je n'étais pas hypocrite en disant que je n'avais pas d'ambition professionnelle particulière. Je ne voulais pas avoir de métier. Évidemment, on a tous besoin d'argent pour se nourrir et se loger une fois qu'on a fini ses études ; je ne peux pas dire que je n'y ai jamais pensé. Peut-être que pour la plupart d'entre nous cela signifiait bosser dans une entreprise ou le prétendu monde des affaires. Indicateur clé de performance ? Pertes et profits ? Cercle vertueux ? Mais pourquoi parlions-nous tous comme si nous voulions vraiment gagner notre vie en passant la plupart de notre temps à faire des choses ayant très peu de rapport avec notre développement et notre épanouissement personnel, épanouissement dont nos profs et nos parents avaient pourtant toujours affirmé, jusqu'à ce jour, qu'il était primordial ? Comment pouvait-on rêver d'avoir un travail ? J'avais l'impression que le monde voulait me tendre un piège. Ou d'être l'objet d'une blague dont je ne comprenais pas la chute.

Je sais qu'un tas de gens vivent une expérience traumatique à l'école, et qu'il est tentant de décider par soi-même de la vie qu'on veut mener. Loin de me sentir brimée par les contraintes liées à mon uniforme de lycéenne, mon emploi du temps, et le portail qui laissait dehors les retardataires à 8 h 45, je dois admettre que j'appréciais ce petit

havre, aussi coupé du reste du monde qu'il fût. Ici, nous n'avions pas d'autre obligation que celle de notre instruction personnelle. Alors bien sûr, le système reposait sur la transmission de nos connaissances sur Sparte en notes sur un bulletin qui nous donnait accès à un diplôme universitaire lucratif, mais pour l'instant, si l'on considérait cette période de notre vie de façon abstraite, l'objectif était juste d'apprendre ce qu'était une phalange d'hoplites ou d'étudier la stratification socio-économique des civilisations anciennes, les métaphores dans la poésie australienne et le lien entre les traces indicielles chez Anselm Kiefer et la culpabilité collective dans l'Allemagne d'après-guerre. C'était un lycée pour filles : il n'y avait aucun garçon pour nous distraire de nos curieuses fixettes et facéties. C'était un lycée pour filles : nous étions folles et géniales.

De façon décevante et déroutante pour ma conseillère d'orientation, qui s'enorgueillissait de sa capacité à « faire matcher » une élève à sa future carrière en lui posant cinq questions sur ses centres d'intérêt et ses objectifs, je travaillais dur à l'école parce que j'aimais apprendre et parce que l'école était pour moi un parfait petit royaume d'industrie et de compétition intellectuelles pour mettre à l'épreuve mon potentiel. Je voulais confirmer ma propre intuition, à savoir qu'en y mettant du mien je pouvais battre toutes celles et ceux que je connaissais. Je voulais la preuve irréfutable que je n'étais pas comme les autres et que si dans la vie je ne récoltais pas d'argent ni de lauriers professionnels, ce ne serait pas parce que j'étais moins capable que d'autres, mais parce que j'avais choisi

de ne pas m'engager dans un système où faire carrière est considéré comme une récompense.

D'autres deviendraient riches, mais moi j'aurais la musique, ou quelque chose du même ordre.

Je croyais que si j'étais meilleure que tous les autres lycéens de mon âge, alors, au fil des ans et de l'accroissement des disparités entre leurs revenus et le mien, ou s'ils étaient heureux et satisfaits et pas moi, je pourrais toujours me consoler en sachant que j'étais plus intelligente qu'eux. Un peu comme quand je perdais un match de tennis (ou d'ailleurs, un match de n'importe quel sport), j'aurais été parfaitement capable de gagner si je l'avais voulu.

Vu que celle qui écrit ces lignes n'a ni argent ni abonnement Spotify premium, il faut croire que si j'étais cruelle ou simplement pragmatique, je rédigerais un rapport à celle que j'étais à dix-sept ans pour l'avertir que la logique de son raisonnement ne lui apporterait ni richesse ni musique. Cependant je ne suis ni cruelle ni pragmatique, et elle s'en apercevra bien assez tôt, avec ou sans mon aide. Ça vaudrait sans doute aussi le coup de lui expliquer que le vrai sujet de « Dance Me to the End of Love », c'est l'Holocauste, et qu'il vaut peut-être mieux ne pas le chanter aux garçons pour tenter de les séduire en soirée – mais non, vous avez raison, elle finira par comprendre.

QUAND JE FAIS LA CONNAISSANCE de mon homme marié, je n'ai toujours pas compris. J'ai eu mon lot de souffrance, je suis désœuvrée et tourmentée malgré mes vingt-quatre ans, ce qui est jeune pour la plupart des gens, sauf quand on a vingt-quatre ans. J'ai l'impression d'avoir vécu très longtemps, et l'idée de continuer ainsi jusqu'à ma mort est épuisante. Je suis à Sydney, ma ville natale, et j'habite chez mon père parce que je n'ai pas d'argent en raison des choix que j'ai faits. J'ai passé mes années d'après lycée à tenter de faire émerger à corps et à cris un mode de vie qui me plaise et me donne envie de le choyer et de le cultiver. J'ai aimé quelqu'un mais pas assez pour passer ma vie avec, elle mérite mieux que ça ; moi aussi d'ailleurs. J'ai obtenu mes diplômes dans d'autres villes et maintenant que je les ai, je ne sais plus trop quoi en penser, de ces bouts de papier. Mes diplômes représentent quelques années de liberté entre le travail et moi ; je me les suis payés avec de l'argent, autrement dit,